

Anne-Marie Pol

LE SARI DÉFENDU



Flammarion jeunesse

Extrait de la publication

Anne-Marie Pol

LE SARI DÉFENDU

Pondichéry, 1905. Adèle, la Française, et Amrita, l'Indienne, ont toutes deux dix-sept ans. Quoique l'une soit la maîtresse et l'autre la servante, elles se sentent presque sœurs, mais quand apparaît le beau Joseph, tout change. Quand l'amour est en jeu, l'amitié peut-elle résister ?

« *Les joues brûlantes, Adèle se dit : "Voilà, c'est cela, l'amour!" Tel un voleur, il entre toujours par effraction dans votre vie, et il vient de surgir dans la sienne.* »

Flammarion jeunesse

DÈS 11 ANS

LE SARI DÉFENDU

Ce texte a fait l'objet d'une publication abrégée,
sous le titre *Le Sari rouge*, dans le magazine *Je bouquine*,
n° 325, mars 2011.

© Flammarion, 2013
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0812-9879-8

ANNE-MARIE POL

LE SARI DÉFENDU

Flammarion Jeunesse

Extrait de la publication

*Pour mes aïeux de là-bas,
En particulier pour ma grand-mère, Madeleine Vinay...
Pour les lecteurs du Lycée français rencontrés à Pondichéry,
Et pour Tom,*

A-M.P.

*« Quand on est sœur,
on est femme d'abord et sœur ensuite. »*

*Simple contes des collines,
Rudyard Kipling (1865-1936)*

PROLOGUE

Le sari rouge de ma trisaïeule est toujours resté dans la famille ; depuis le temps, sa soie est devenue presque transparente, sa couleur a passé et l'or de ses arabesques a verdi, mais si on ouvre la boîte où il est rangé, un imperceptible parfum de santal s'en échappe encore, souvenir du lointain pays de ma trisaïeule.

D'après la légende familiale, elle porta le sari rouge dans des circonstances si particulières que cela vaut la peine d'être raconté...

SŒURS DE LAIT

Pondichéry (Inde)

14 janvier 1905, le premier jour de Pongal¹,

Villa Joanna

Ce matin, comme hier, avant-hier et peut-être demain, Adèle se réveille très mal lunée. Les yeux à peine ouverts, elle se sent oppressée par une sensation d'ennui aussi poisseuse, aussi lourde que la chaleur, déjà étouffante à sept heures.

« Qu'est-ce que j'ai... encore ? »

La jeune fille repousse la moustiquaire d'un geste brusque, effrayant le minuscule lézard qui, hier soir, s'y était tapi pour gober les moustiques. Il fuit le long du mur, puis va se coller à l'angle du plafond. Le regard braqué sur le « margouillat », Adèle comprend soudain d'où vient son mal-être.

1. Grande fête de la moisson en pays tamoul où l'on honore le soleil et la terre, les 14, 15 et 16 janvier.

— Au fond, marmonne-t-elle, ma vie n'est pas plus intéressante que celle d'un reptile insignifiant...

De quoi être de mauvaise humeur, non ?

À dix-sept ans, Adèle n'a jamais bougé de Pondichéry où elle est née ; elle a l'impression de vivre le même ronron depuis toujours. Elle prend des leçons de piano, joue au volant avec ses amies, fait une collection de coquillages, monte à cheval, valse au bal de Mme X., chante aux goûters des sœurs Montnoir, ses grandes amies, ou bien elle lit des heures entières à l'ombre des palmiers...

Et, soudain, ce ronron lui paraît insupportable !

Sourcils froncés, elle claque dans ses paumes pour appeler Amrita ; sa servante n'est jamais bien loin, vu qu'elle dort sur une natte, derrière la porte.

Après avoir frappé au battant, Amrita entre presque aussitôt, sans un bruit (elle marche pieds nus). Portant un petit plateau où est posé un verre de citronnade, elle s'incline une seconde sur le seuil :

— Le bonjour, Mam'zelle Adèle.

Les fleurs blanches piquées dans sa tresse noire apportent à Adèle un parfum de jasmin, familier et délicieux ; elle sourit soudain. Adèle et Amrita sont « sœurs de lait ». Autrement dit, quand elles étaient bébés, la mère d'Amrita les a allaitées toutes les deux à la fois. Elles ont grandi ensemble. Ça crée des liens.

— Bonjour, Rita.

Relevant la tête, la servante sourit aussi. Le *tilak*¹ vermillon peint sur son front rehausse le sombre éclat de ses yeux.

— Bien dormi, Mam'zelle ?

— Je ne sais pas. J'ai des insomnies, avoue Adèle à mi-voix.

Amrita ne répond rien.

Peut-être n'écoute-t-elle pas, ou à peine ? Depuis que l'inconnu blond l'a suivie dans le dédale du marché, avant-hier, Amrita est distraite.

« *Il était si proche...* »

Elle sentait l'odeur chaude de ses habits froissés.

S'arrêtant devant l'étalage du marchand de miroirs, Amrita a réussi à voler un peu du visage de l'inconnu, reflété dans une des glaces. Du coup, elle a failli oublier d'acheter le petit pot d'onguent au camphre que Mme Scipion, la mère de Mam'zelle, l'avait envoyé chercher pour soulager une de ses énièmes céphalées...

— Tu m'apportes mon verre ? s'impatiente Adèle.

Amrita tressaille.

Passant entre les lattes du store baissé, le soleil dessine sur le sol une marelle de lumière ; Amrita la traverse comme si elle dansait ; sa longue robe de calicot brun, à demi recouverte par un tablier blanc, ondule à chacun de ses pas.

1. Point rouge à connotation religieuse porté par les hindoues, appelé aussi *tika*, *pottu* ou – lorsqu'il est seulement décoratif –, *bindi*.

— Quelle veine tu as, Rita ! s'exclame Adèle. Quand on n'est pas obligé de mettre de souliers, la démarche devient beaucoup plus gracieuse...

Elle enfile ses mules à contrecœur. Que faire d'autre ? Si sa mère la surprenait déchaussée, elle le prendrait très mal. « Tu n'es pas une Indienne ! » s'écrierait-elle.

Sans mot dire, la servante observe sa maîtresse.

Quand celle-ci est chaussée, elle lui présente le plateau.

Adèle attrape le verre et, pour le boire, va s'asseoir sur la chaise cannée, près de la fenêtre.

« Un jus de citron au réveil préserve les teints clairs », d'après Mme Scipion ; elle ignore qu'Amrita a fait sien ce précepte. Même si elle n'a pas la peau blanche, chaque matin, dans la cuisine, elle boit une citronnade en cachette. De quoi offusquer « Madame »... si elle le devinait ! Et un demi-sourire aux lèvres, Amrita remonte le store.

— Tu ne sais pas, Mam'zelle, annonce-t-elle, *l'automobile*, elle arrive tout à l'heure !

Adèle s'en étrangle avec une gorgée.

Depuis des semaines, on attendait la nouvelle et... ça y est !

À ce jour, il y a seulement des voitures à cheval à Pondichéry ou des pousse-pousse traînés par de pauvres hères, mais voilà qu'apparaît *la première automobile*... et pour *Pongal*, en plus, comme un présent !

— Le cuisinier a vu arriver le bateau qui la transporte, précise Amrita, elle va débarquer et plein de monde l'attend sur la Promenade !

— Allons-y, nous aussi !

Sur cette exclamation, Adèle pose son verre et envoie balader sa chemise de nuit :

— Vite, Rita, cours me chercher de l'eau pour ma toilette !

Amrita s'empare précipitamment du broc posé dans la cuvette de faïence, mais avant de sortir, elle souffle :

— Tu vas mettre une belle robe, Mam'zelle ?

— Bien sûr.

— Alors je peux porter mon sari rouge ?

Cette pièce de soie, plus légère qu'une fleur d'hibiscus, est un cadeau d'Adèle ; comme s'il était trop beau pour elle, sa servante lui demande toujours la permission de s'en parer, mais...

— Ce n'est ni Pâques ni le 15 août, riposte Adèle, reste donc comme tu es.

Et Amrita file.

Quelque chose d'aigre la barbouille soudain. Pas la peine de lui offrir le sari rouge si on lui défend de le mettre... hein ?

*

Une fois seule, Adèle regarde sans le voir le fouillis du jardin, au-delà de la fenêtre grillagée. Elle n'entend

ni les corneilles qui croassent ni la course des écureuils gris le long des branches entremêlées, elle a soudain une drôle d'impression et un peu de chair de poule hérisse sa peau nue, comme si elle avait froid...

« *Si jamais je le revoyais aujourd'hui ?* »

Dimanche dernier, elle l'a croisé pour la première fois sur le parvis de Notre-Dame des Anges. Et ce jeune homme – il doit avoir dix-neuf ou vingt ans – semblait en être un lui-même... à cause de sa blondeur ? Sans doute.

Adèle s'approche de sa table de toilette ; penchée vers le miroir encadré d'acajou, elle y scrute son reflet.

« *L'ange m'a-t-il trouvée jolie ?* »

Il devrait.

Épaisse chevelure blonde, yeux bleu marine et bouche cerise, elle a de quoi plaire !

Du coup, réconciliée avec la journée à venir, la jeune fille se met à fredonner des bribes d'une vieille romance.

« *Si vous croyez que je vais dire qui j'ose aimer...* »

Amrita revient à ce moment-là.

Elle aussi connaît cette chanson, mais se tait. À cause du sari rouge, elle en veut trop à Adèle pour chanter avec elle : Amrita avait envie d'être belle, aujourd'hui, au cas où...

Et elle se mord les lèvres.

Non. Elle ne doit pas penser à *lui*. Elle n'a pas le droit. Il est français et elle n'est qu'une « indigène », après tout.

L'ARRIVÉE DE L'AUTOMOBILE

Le petit déjeuner est servi sur la véranda ; un peu de fraîcheur flotte entre ses hautes colonnes blanches, le jardinier ayant arrosé le dallage. En sautillant, un oiseau vient boire à la flaque qui, maintenant, dégoutte le long des trois marches du perron. Encore en peignoir, Mme Scipion trône à la table ronde juponnée d'organdi où, disposées sur les assiettes, les tranches de papayes font des taches corail.

Chargé de la théière d'argent, Gopal, le majordome, verse le thé dans les tasses de porcelaine. M. Scipion (prêt à partir pour *La Bienfaitrice*, sa fabrique de cotonnades) avale à la va-vite une ou deux gorgées. Déjà attelé au petit boguet¹ du maître, son cheval « sabote » dans la rue, derrière le portail de bois plein.

1. Voiture à cheval à deux roues, surmontée d'une capote. On dit aussi « buggy ».

L'apparition d'Adèle semble, tout à coup, animer ce tableau figé. Traversant le vestibule ouvert sur la véranda, elle sort de sa chambre, au rez-de-chaussée. Lorsqu'elle aperçoit sa fille, vêtue d'une robe bleu pâle au col haut soutaché de dentelle, bien serrée à la taille par une large ceinture de chevreau blanc, Mme Scipion s'étonne :

— Tu es déjà habillée ?

— Comme vous voyez, Maman !

D'un petit air impertinent, Adèle ajoute :

— Il ne me reste qu'à mettre mon chapeau !

— Pour aller où, s'il te plaît ? s'informe sa mère.

Adèle lui annonce sur-le-champ la grande nouvelle.

— *L'automobile* arrive ? répète Mme Scipion. Fort bien ! Mais tu attendras que je sois prête pour t'accompagner : une demoiselle de bonne famille ne s'aventure pas à sortir seule !

— Je sais, Maman, aussi Rita vient-elle avec moi !

La conversation va virer au vinaigre ; cela s'entend à la voix soudain perçante de la mère et de la fille.

— En cette occasion historique, laisse donc ces jeunes filles sortir ensemble, Pauline, intervient alors M. Scipion. Que veux-tu qu'il arrive à Adèle ? La Promenade se trouve à cinquante mètres, derrière la maison, et nous connaissons toute la ville.

Mme Scipion doit s'incliner, mais...

— ... Tu n'iras pas avant d'avoir déjeuné ! dit-elle à sa fille.

Une année pour tout changer

Andrea Ferrari



Bienvenue à Las Flores ! C'est en fanfare que ce village isolé de Patagonie accueille Mara et sa famille : son père y a trouvé un travail. Et s'ils sont aussi chouchoutés, c'est qu'il faut lutter pour que le village ne soit pas déserté. Mais pour Mara, c'est un cauchemar : il n'y a rien à faire ! Ce qu'elle ignore encore, c'est qu'ils ont un plan pour sauver le village... et qu'elle en fait partie !

« Fous. Ridicules. Complètement détraqués. Voilà ce que sont les villageois. Une bande de cinglés. J'ai encore du mal à y croire. Ce qui s'est passé est si absurde que je ne trouve pas de mots pour le défnir. »

Flammarion jeunesse

Extrait de la publication

*Composé par Nord Compo Multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

Dépôt légal : février 2013
N° d'édition : L.O1EJEN000997.N001
Loi N° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

Extrait de la publication